VOYAGES EXTRAORDINAIRES

ET

NOUVELLES AGRÉABLES

PAR

MOHAMMED ABOU RAS BEN AHMED BEN ABD EL-KADER EN-NASRI

HISTOIRE DE L'AFRIQUE SEPTENTRIONALE

(Suite. — Voir les nos 132, 133, 134, 135, 136, 137, 138, 139, 140, 144, 147, 148, 150, 152 et 154.)

وبمرتين ابتاعوها غير غالية * كيف يباع ثغر وهران بالبخس

Deux fois ils l'achetèrent pour une modique somme. Comment Oran a-t-elle pu se vendre à vil prix ?

COMMENTAIRE

Le roi de France avait réclamé le secours des Chrétiens, dont un des souverains, le Pape, qu'ils appellent vicaire du Messie, lui permit de disposer des biens des églises. Les rois d'Angleterre et d'Écosse, les princes de Tourk (Luxembourg) et de Barcelonne, ayant répondu favorablement à son appel, il marcha contre Tunis (668).

Les flottes des Infidèles abordèrent à Carthage. Le rivage était défendu par 4,000 Almoravides et des volontaires. Les Chrétiens débarquèrent au nombre de 6,000 cavaliers et 3,000 fantassins,

commandés par sept rois. La reine, épouse du roi de France, était avec ces troupes.

L'armée infidèle s'établit à Carthage qu'elle fortifia de palissades. Elle y resta six mois et mit à profit ce temps pour entourer les remparts de la ville d'un fossé profond.

Enfin, vers la moitié de moharrem, premier mois de l'année 669, la masse des Chrétiens se précipita aux combats. Il périt des deux côtés un certain nombre de soldats. Un soir, à la nuit, les Chrétiens attaquèrent le camp des Musulmans, qui les culbutèrent après leur avoir tué 500 hommes.

A leur tour les Musulmans furent éprouvés par les défaites, tant et si bien qu'ils se laissèrent aller aux pensées décourageantes et que le sultan Mohammed songea à se retirer de Tunis à Kairouane. Tout à coup, Dieu fit mourir le roi des Chrétiens : une flèche le blessa un jour mortellement. Les Chrétiens reconnurent son fils Dimiât', ainsi nommé parce qu'il était né dans la ville de Dimiât' (Damiette), lors de l'invasion de l'Égypte par les Infidèles. La direction suprême des affaires de l'État devait, selon la coutume vicieuse des Chrétiens, revenir à la reine.

Cette dernière fit dire à El-Montacer que s'il voulait rembourser tous les frais de la guerre, elle quitterait le pays. Le cadi Ibn Zéitoun fut chargé de conclure une trêve de quinze ans. Le seigneur de Sicile conclut aussi la paix pour son île.

Les Chrétiens levèrent le camp au commencement de l'hiver. Une tempête les fit périr pour la plupart.

On affirme que El-Montacer donna à la reine dix charges d'argent. Les Chrétiens abandonnèrent à Carthage dix mangonneaux.

Des émissaires allèrent répandre sur toute la terre le récit de cet heureux événement.

Lorsque Djouher, sur l'ordre de Ma'dd, qu'on appelle El-Moa'zz, partit en Égypte avec des troupes, il emporta, entre autres richesses, mille charges d'argent. Quant au matériel et aux vivres, Dieu seul en connut l'énorme approvisionnement (358). A la fin de cette même année, le Caire était conquis et enlevé à son vizir et chef, le très docte Ibn El-Forât, connu sous le nom de Ibn Khinzâba, ministre des Benou El-Akhchîd, rois d'Égypte.

Quand El-Djoûher fut seul maître de l'Égypte, il prit pour ministre l'eunuque Kafour, affranchi des Benou El-Akhchîd.

Kafour, pendant son vizirat, enseigna la tradition du Prophète. Les hommes de mérite venaient de partout écouter ses leçons.

A la mort de Kafour, El-Djouher gouverna seul le pays en seigneur indépendant et arrêta un grand nombre d'hommes d'État, parmi lesquels Ya'k'oub ben Kels qu'il força de lui remettre 4,500 dinars.

Le célèbre El-H'afed' Ed-Dâr K'ot'ni avait quitté l'Irak pour résider auprès de Kafour afin de l'aider à terminer son travail sur les traditions prophétiques. Ed-Dar K'ot'ni est l'auteur d'un ouvrage sur les noms et l'origine des principales familles. A propos de l'éloge qu'il fit de Kafour, El-Motenebbi, dans un poème, se moqua fort et du courtisan et du maître :

« Que de bouffonneries on entend en Égypte ! Il est vrai que le rire y fait aussi mal à voir que les larmes.

» On y voit un Nabathéen, de race noire, qui enseigne la généalogie des familles du désert,

» Et un nègre aux lèvres pendantes, auquel sa doublure crie : c'est toi qui es la pleine lune des ténèbres. »

Par le mot *Nabathéen*, le poète a voulu désigner Abou El-Fodl. Quant au nègre c'est Kafour, esclave de El-Akhchîd.

Les plaisanteries d'El-Montenebbi n'ont en rien diminué la valeur de Kafour. Encore aujourd'hui, les chérifs sont aussi souvent plaisantés que loués.

Kafour mourut en 391. Khenzâba était son aïeule paternelle. Ibn Assâker nous a transmis quelques-uns de ses vers ; en voici un :

« Les violences de la tempête n'abattent que les grands arbres. »

Kafour combla de faveurs la population des deux villes saintes. Il avait acheté une maison si près située du tombeau du Prophète, qu'elle n'en était séparée que par un mur ; il avait recommandé

qu'on l'y ensevelît. Quand il mourut, son corps fut dirigé vers les deux villes saintes. Les cherifs sortirent à sa rencontre, en reconnaissance des bienfaits dont il les avait entourés pendant sa vie, et accomplirent avec sa dépouille mortelle les cérémonies ordinaires du pèlerinage : le tour du temple et la visite du mont A'rafa. Ils transportèrent ensuite le corps à Médine. Il fut enterré dans la maison qu'il avait acquise.

خلا لها الجو صربا واطمانوا بها * وفد تجلت للكبر جلوة العرس

Ils s'installèrent librement à Oran et y vécurent tranquilles. Elle avait toujours paru aux Infidèles comme une épouse parée pour les épousailles.

COMMENTAIRE

جلوة — O'béid Allah ben Abdallah ben Taher ben H'océine El-Khezâï, pour remercier le vizir de sa visite, lui écrivit :

« Je rends grâce à la maladie qui a été la cause de votre venue.

» Je suis comme cet Arabe qui, récompensé au jour de la séparation, s'écria :

» Béni soit le jour de la séparation qui m'a montré Oum-Tâbet, jusque-là invisible, qui m'a découvert les collines voilées que je n'avais encore vues que dans les descriptions qui en avaient été faites. »

A'lkama ben A'bda Et-Temîmi a dit :

« Tu as causé la mort d'un cœur que la beauté avait toujours ému, un cœur déjà loin de la jeunesse, auquel un siècle avait enlevé sa force.

» La nuit est devenue lourde pour moi. Le protecteur de celle

que j'adore est éloigné. Mais les ennemis et les dangers s'interposent entre nous.

» Elle est inexpugnable ; on ne peut lui parler. Un espion se tient à sa porte pour empêcher toute visite indiscrète.

» Lorsque son époux s'absente, elle ne trahit pas son secret, quand il revient, elle manifeste la joie de son retour.

» Ne me compare pas à un homme ivre, je t'en prie, au nom des urnes légères de la bruine,

» Je t'en prie par le vent de l'Yémène qui transporte les nuées et la pluie, puis s'en vont vers le soir du côté du Sud. »

On raconte que O'mar ben Abou Rabîa' El-Makhzoumi étant venu visiter El-Oualîd ben Abd El-Mâlek, à Damas, lui dit :

Salut, ô prince des Musulmans.

— Je ne te rendrai point ton salut, répondit le souverain, ni ne te souhaiterai la bienvenue.

— Pourquoi, sire ?

— Les Arabes sont-ils donc si peu nombreux et nos femmes si rares que tu ailles trouver les filles de Abd El-Manaf et fasses le galant auprès d'elles, en leur chantant :

« Je les ai regardées à El-Moh'sseb de Mina. Est-ce qu'un second soleil, me disais-je, une seconde lune aurait paru, ou bien est-ce un rêve ?

» On les voit derrière le brouillard. Leur père est issu de Nawfel, de Abd Chems ou de Hâchem. »

— Si j'ai parlé ainsi, j'ai ajouté ensuite :

« Elles ont cherché l'amour et, quand elles l'ont trouvé, elles lui ont tourné le dos. Ce sont là de vertueuses musulmanes. »

El-Oualid montra par un sourire qu'il goûtait fort ces réponses. Il accorda des faveurs au poète et le rendit à sa famille chargé de bienfaits.

Pareille aventure arriva à Abdallah ben En-Nemri Et-Tak'afi. El-Hadjâdj, auprès duquel il s'était rendu, fronça les sourcils en l'apercevant ; des pensées de violence agitèrent son esprit et son regard devint dur.

— Pourquoi cet air sévère, prince ? Je vous le demande au nom des liens de sang qui nous unissent, au nom de notre parenté.

— Notre parenté n'a que faire ici, répondit l'émir. Vous nous avez déshonoré en allant trouver notre sœur Zéineb et en faisant le galant avec elle. N'avez-vous pas dit :

« L'odeur du musc se répand dans tout le campement des No'mane, lorsque Zéineb le traverse entourée de ses femmes voilées.

» Elle a appelé autour d'elle des femmes au nez busqué, grasses, potelées. Parmi elles on ne voit ni cheveux crépus, ni couleur terreuse.

» Jamais mon œil ne s'était encore reposé sur une réunion de femmes pareilles à celles que j'ai vues sortir de Tanéim pour visiter les lieux saints. »

— Ce sont là mes propres paroles, je l'avoue ; mais j'ai ajouté après :

« Telle est leur retenue qu'elles cachent l'extrémité de leurs doigts et sortent au milieu de la nuit couvertes de voiles. »

— N'as-tu pas encore dit :

« Lorsqu'elles me virent, elles abaissèrent devant elles des voiles en étoffe d'Égypte et d'Yémène. »

— C'est parfaitement vrai, mais ce vers était précédé de celui-ci :

« Lorsqu'elle vit la troupe d'En-Nemri, elles se détournèrent, car il leur répugnait que des femmes chastes fussent rencontrées par lui. »

— Il ne te suffisait pas de les voir toi-même, il fallait encore que tu fusses en compagnie !

— Ma troupe, répondit Abdallah En-Nemri, se composait de mon compagnon et de mon âne boiteux.

El-H'adjâdj se mit à rire et lui fit un présent.

Sa'ïd ben Mocieb, devant lequel on lisait le poème dont il est question, fit cet impromptu :

« Zéineb n'est pas comme cette femme qui a de longs pans à sa tunique et sort les doigts pour prendre les pierres à lancer contre les démons,

» Qui se montre au milieu des tribus et soulève d'interminables querelles parmi ceux qui quittent A'rafa. »

يا له من ثغر اضحى اهله جزر * للنايبات وامس للعدا خبس

Quel triste sort a été celui d'Oran ! Sa population, après avoir été victime de catastrophes, était hier encore la proie de l'ennemi.

COMMENTAIRE

جزر — Une île est une terre qui ne tient au continent par aucun point. Telles sont les îles de Malte, de Sicile, etc.

Quand l'île se rattache au continent d'un côté, on l'appelle presqu'île; telles sont les presqu'îles d'Arabie, d'Andalousie, de Kour entre le Tigre et l'Euphrate. Cette dernière possède de grandes villes.

نايبات — Ater ben Chedad a dit :

« Si je ne les préserve pas de toute calamité, puissé-je, moi-même, ne pas être sauvé et ne pas être manqué par le malheur ! »

Nouba est une montagne du Soudan, au sud de la Haute-Égypte. On donne aussi ce nom à un vaste territoire du Soudan où naquit notre seigneur Belal.

خبس — Les sages ont dit du monde : c'est une source de chagrin ; le peu de joie qu'on y rencontre est un profit éventuel.

« O toi qui cherches à t'unir à ce monde pervers, sache qu'il est le filet des turpitudes et le réceptacle des impuretés.

» C'est une demeure qui provoque le rire aujourd'hui et amène les larmes demain. Qu'elle soit maudite ! » (*El-H'arîri.*)

« C'est le monde qui crie à pleine voix : méfie-toi, méfie-toi de mes coups et de mes injures.

» Mon sourire ne doit pas te tromper. Ma parole fait rire et mes actes font pleurer. — Mohammed El-H'azène. »

Les vers suivants de Lebîd, sur la fin de toute chose, sont fort beaux :

« Nous sommes sujets au malheur, tandis que les étoiles montent sans cesse à l'horizon sans craindre nos vicissitudes. Les montagnes et même les créations de l'homme restent après nous.

» Ne soyons pas tristes quand la destinée nous sépare. Chaque homme ne doit-il pas éprouver à son heure la dureté du sort ?

» La vie est une demeure où les hommes passent un jour dans les délices et la trouvent en ruine le lendemain.

» Les hommes passent ici bas comme des envoyés ; le monde survit après eux, car il est comme une main qui tient enfermés les doigts de l'autre (et les lâche quand elle veut).

» L'homme n'est autre chose qu'un tison, dont la lumière se convertit en cendre après avoir brillé.

» Il n'a à lui que la somme de piété qu'il veut amasser. La fortune n'est que le prêt d'un dépôt.

» Je vois derrière moi le bâton sur lequel mes doigts presseront avec force pour me soutenir.

» Je parle des temps passés, alors que ma marche est lente et pénible comme celle d'un homme qui se prosterne chaque fois qu'il se lève.

» Un beau jour je me suis trouvé comme un glaive au fourreau tout usé, auquel sa vétusté a fait perdre tout son lustre, mais dont la lame est encore bonne.

» Ne cherche pas à reculer le délai : nous sommes arrivés à l'heure du trépas ; il va se lever, le voici qui se lève.

» Censeur, sur quel fait te fonder pour dire que la mort ne

doit pas nous atteindre ? Qui donc est revenu de ceux qui sont partis ?

» Seras-tu dans l'effroi parce que la mort vient frapper l'homme? Quel est l'homme généreux resté à l'abri de ce moment fatal ?

» Je le jure, ceux qui supputent l'avenir au moyen de cailloux ou d'après le vol des oiseaux, ne savent pas ce que Dieu fait. »

Quelle beauté d'expressions dans ces vers, dit l'auteur d'El-Ar'ani ; comme ils sont nourris et quel judicieux choix de mots. El-Mo'tac'em bèn Haroun Er-Rachîd les entendant réciter pleura tellement que sa barbe fut bientôt tout impreignée de ses larmes.

Otmâne ben Mad'ou'n se trouvait dans le voisinage de El-Oualîd ben Mar'îra :

— Par Dieu, s'écria-il, il ne me convient pas d'être près d'un impie, alors que le Prophète redoutait une pareille proximité.

Otmâne étant venu trouver El-Oualîd, celui-ci lui dit :

— Vous serez délivré de mon voisinage.

— Je vois que quelqu'un m'a desservi auprès de vous. Au reste, c'est vrai, je désire que vous vous teniez loin de moi.

El-Oualîd ne parut plus devant lui dans les assemblées des K'oreïche :

— Tout est vanité, excepté Dieu, disait Lebîd ben Rebîa.

— Assurément, répondit Otmâne ben Mad'ou'n.

— Tout bienfait a naturellement un terme, reprit Lebîd.

— Cela non, car les bienfaits du paradis ne doivent pas finir.

Obey ben Khelifa s'étant levé donna un soufflet à Otmâne.

— Qu'avez-vous besoin de vous mêler de la discussion ? lui dit-on.

— C'est que l'œil que j'ai encore de bon ne sera satisfait que lorsqu'il aura souffert, pour la cause de Dieu, ce que l'autre a déjà souffert.

Lebîd se convertit à l'islamisme et se fit remarquer par sa ferveur. Un jour invité par O'mar à réciter les poésies qu'il avait

composées depuis sa conversion, il écrivit le chapitre du Coran intitulé sourat El-Bak'ara et le présenta au prince :

— Voici, dit-il, ce qui a remplacé mes vers.

Le prince, à tous ses autres dons, ajouta 500 dinars.

Lebîd vécut 145 ans, dont 90 dans le paganisme et le reste dans l'islamisme. C'est lui qui a dit :

« La mort, — ce petit mal qui jaunit les doigts, — doit intervenir dans la vie des hommes.

» Tout homme, au jour où tous les faits seront soumis à l'appréciation de Dieu, connaîtra le prix de ses actes. »

El-A'bdouci avait décidé la suppression de la prière derrière un imâme voûté, en se fondant sur les deux vers de Lebîd, cités plus haut, et qui commencent ainsi : « Je vois derrière moi, etc. »

El-Barazli blâme cette prière sans la condamner entièrement. Dans son ouvrage appelé *Tekmîl Et-Ta K'iid oua h'ell et-Ta'K'id*, Ibn R'azi rapporte que El-A'bdouci aurait été affligé de cette difformité.

Notre Chéikh, le littérateur Abou Zéïd Abd Er-Rah'mâne ben Tâbet fit, à Méquinez, la rencontre de El-A'bdouci, dont le dos était voûté :

— Ne te courbe pas, Chéikh, ne te courbe pas, lui cria-t-il avec force révérences.

— Fils de noble race, répondit aussitôt El-A'bdouci, puissé-je te servir de rançon contre pareille infirmité. Ne te courbe pas, m'as-tu dit. Je te fais le même souhait.

« C'est le poids du temps qui ploie mon dos ; il ne m'a pas été possible de me soustraire à cette charge.

» Que Dieu donne à chaque chose une heureuse fin : il est puissant et peut exaucer ce vœu. «

El-A'bdouci avait été invité à un festin auquel assistait le prédicateur Ibn Merzouk. A son arrivée à la porte de la maison, Ibn Merzouk lui dit :

— Viens à la présidence de la fête, ô toi qui occupes la première place.

— Non, répondit El-A'bdouci, tu es imâme et c'est à l'imâme qu'appartient la première place.

وكل شارفة لالهام بارفة * ما تمها عاد للعداء كالعرس
تفاسم الروم لا نالت مفاسمهم * شم المعافل موضع الدرس

Les réunions funèbres formées par nos femmes, dont la beauté était encore rehaussée par leurs parures, devinrent, pour nos ennemis, des assemblées nuptiales.

Les Chrétiens se partagèrent les imposantes citadelles et les écoles d'enseignement, mais ils ne devaient pas en rester longtemps les maîtres.

COMMENTAIRE

درس. — Dans le Mar'reb, le mot *medrassa* signifie communément un établissement où l'on donne et reçoit l'instruction. Telles sont la medrassa El-I'nânya (d'Abou-I'nâne) à Fez; la medrassa Ibnéï El-Imâme à Tlemcène; la medrassa El-Mostancerya et la medrassa El-Biachya à Tunis; la medrassa El-Kechachya à Alger; la medrassa El-Mohammedya à Mascara, fondée par Sidi Mohammed ben O'tmâne, vainqueur d'Oran, de cette ville dont nous racontons la prise.

Les medrassa n'existaient point au commencement de l'islamisme. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que les Arabes d'alors ne les connussent pas. Dans les premiers temps de notre ère, on n'apprenait guère le Coran et les autres connaissances que dans les mosquées et, quand l'enseignement avait lieu en dehors des temples, les établissements où il se distribuait ne portaient point le nom de medrassa.

Ces écoles commencèrent à s'élever dans le quatrième siècle. On doit leur fondation à Abou El-H'assane ben Ali ben Ish'ak',

surnommé Nid'âm El-Molk ou K'ouâme Ed-Dîne El-Ouedkâty (Ouedkate, village près de Tous), qui descendait des chefs des agriculteurs persans. Son exemple fut suivi.

Cet homme célèbre s'était tout d'abord consacré à l'étude des traditions du Prophète et de la jurisprudence. Plus tard, il fut attaché à la personne de Ali ben Châdâne, à Belkh. Il passa ensuite au service de Daoud ben Mekiâl ben Salhoule, père du sultan El-Barceloni. Quand ce prince eut constaté les ressources de son esprit, il le plaça auprès de son fils El-Barceloni, auquel il recommanda de ne jamais agir contrairement aux avis de son précepteur.

Arrivé au pouvoir, El-Barceloni fit de Nid'âm El-Molk son conseiller et eut fort à se louer de ses services.

Nid'âm El-Molk conserva cette position de confiance auprès de Mâlek-Schah, fils et successeur d'El-Barceloni. Il eut en main toute la puissance et ne laissa au sultan que les plaisirs et la chasse.

Ce Nid'âm El-Molk étant entré à la cour de l'imâme et khalifa El-Mok'tadi Billah, celui-ci lui permit de s'asseoir à côté de lui. « O Hassan, lui dit-on, en te montrant que tu lui plaisais, le chef des Croyants t'a certainement donné la preuve que tu es agréable à Dieu. »

Toujours entouré d'hommes de loi et de sofites, Nid'âm El-Molk ne cessa d'être généreux envers ces derniers, « parce que, répondit-il à ceux qui lui en faisaient la remarque, pendant que j'étais au service d'un prince, je reçus la visite d'un sofite. J'en obtins divers conseils et ensuite cet avis : sers qui doit t'être utile et ne sers pas celui que les chiens mangeront demain. » Je ne compris que plus tard le sens mystérieux de ces paroles. Il arriva que le prince, mon maître, ayant un jour bu avec excès, fut gagné par l'ivresse. Il sortit seul pendant la nuit. Il avait des chiens aussi féroces que des lions et qui, dans la nuit, dévoraient tout homme étranger pour eux. Ils ne reconnurent pas leur maître et le déchirèrent. C'est ainsi que je découvris celui que le sofite avait voulu désigner. Je sers les sofites de peur d'un pareil sort.

Dès qu'il entendait l'appel à la prière, il abandonnait toute affaire pour ne s'occuper que de Dieu.

Lorsque l'imâmé des deux villes saintes et El-Kochéiri venaient le trouver, il n'y avait pas de marques d'honneur qu'il ne leur accordât et les admettait dans son conseil.

Le premier établissement d'instruction publique qu'il fonda fut la medrassa En-Nidâmya, à Baghdad. Les cours en furent ouverts par le très docte Ech-Chirazi, qui s'en défendit d'abord et finit par céder. Aussi, à l'heure de la prière, ce professeur quittait l'école pour aller accomplir ses devoirs religieux dans une mosquée, en disant : « Je sais que le principal matériel de l'école est dû à la contrainte. »

Ce vizir aimait à suivre et à faire des conférences sur les traditions sacrées. Il mourut en 408, à Sedjela, bourg près de Nehaouend, remarquable par un groupe de tombeaux des compagnons du Prophète.

كانت حدايق للاحداق مونقة * وابدلت بنوعى الجبس والدحس

محى محاسنها طاغ اتيح لها * اكتحل السهر لها مكثر الحوس

Il y avait des jardins sur lesquels l'œil aimait à se reposer; les Chrétiens les dévastèrent et les ruinèrent. Le chef de leur nation impie ne laissa pas trace de leur splendeur et passa de nombreuses veilles à rêver à cette ville.

Nous terminerons ici le premier livre de notre histoire d'Oran. Nous y avons parlé de l'origine de cette ville, de ses diverses dynasties, de ses malheurs, de sa soumission aux infidèles et aux musulmans.

La seconde partie de mon récit sera consacrée à célébrer notre

grande victoire, à louer le prince auquel Dieu accorda la faveur de prendre Oran, après lui en avoir ménagé l'approche et facilité la profonde blessure. Les desseins de la providence étaient de faire sortir de cette cité les partisans de la trinité et des idoles, et d'y amener le peuple de l'unité et de la foi, qui put alors se reposer dans les verdoyants parterres de la tranquillité et de la confiance. Gloire au victorieux bey Sidi Mohammed ben O'tmâne !

ARNAUD,
Interprète militaire.

(A suivre.)